



Journal de Roubaix

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine, le mercredi et le samedi.
ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 fr. par an.
 { Pour le dehors, les frais de poste en plus.
 Un numéro : 25 centimes.

ABONNEMENT ET RÉDACTION :
Au bureau du Journal, 20, rue Neuve,
A ROUBAIX,
 Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

La rédaction recevra les articles signés indiquant l'adresse exacte de l'auteur, dans le cas où il y aurait à faire des observations.

Le Gérant responsable se réserve le droit d'examen.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 13 décembre.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle :

Nominations : de juges et de suppléants dans les tribunaux de commerce ; — de juges et de suppléants de juges de paix ;

Rapport à l'Empereur par S. Exc. le ministre de la marine, concernant le service intérieur des divisions ;

Prestation de serment de plusieurs préfets ; Promotion dans l'ordre impérial de la Légion-d'Honneur ;

Décision du ministre de la marine conférant une médaille d'honneur au matelot et au novice y dénommés ;

Nomination du chef de la première division de la direction générale de la sûreté publique.

Le ministre de la guerre vient de publier l'avis suivant, en date du 7 décembre :

« Le ministre secrétaire d'Etat de la guerre reçoit fréquemment des demandes formées par des militaires dans leurs foyers, qui sollicitent la médaille instituée par S. M. la reine d'Angleterre pour l'expédition de Crimée.

» Aux termes des instructions précédemment publiées, ces militaires, s'ils sont en congé temporaire ou renouvelable, doivent s'adresser au conseil d'administration de leur corps ; s'ils sont définitivement libérés du service, c'est auprès des généraux commandant les divisions et subdivisions territoriales qu'ils ont à se pourvoir.

» Il ne peut être donné aucune suite aux demandes directement adressées au ministre pour cet objet.

» A cette occasion, tous les intéressés sont prévenus de nouveau que le dernier délai accordé pour l'admission des réclamations relatives à la médaille de Crimée expire le 1^{er} janvier 1857.

CHEMIN DE FER DU NORD.

SERVICE D'HIVER à dater du 1^{er} novembre 1856.

DE LILLE A MOUSCRON.

	mat.	mat.	mat.	soir	soir	soir	soir	soir	soir
Lille	5	6 45	9 30	12 15	1 15	3 30	4 40	8 05	11
Roubaix	5 46	7 01	10	12 31	1 31	3 46	4 56	8 21	11 16
Tourcoing	5 32	7 07	10 10	12 37	1 37	3 52	5 02	8 27	11 21
Mouscr. Arr.	5 45	7 20	10 30	12 50	1 50	4 05	5 15	8 40	

DE MOUSCRON A LILLE

	mat.	mat.	mat.	soir	soir	soir	soir	soir	soir
Mouscron. Dép.		7 45	8 25	11 30	1 30	2 20	4 50	6 55	9
Tourcoing	5 45	7 55	8 45	11 40	1 45	2 30	5	7 15	9 40
Roubaix	5 22	8 02	9	11 47	2 05	2 37	5 07	7 35	9 17
Lille	5 40	8 20	9 25	12 05	2 30	2 55	5 25	8	9 35

Chronique locale.

Ce matin, vers 6 heures, un incendie a éclaté chez un boulanger de la rue des Champs.

Grâce à l'arrivée immédiate de la pompe de service et à la promptitude des secours, nos braves pompiers ont réussi à préserver le bâtiment et en moins d'une heure ils étaient maîtres du feu.

Une assez grande quantité de bois qui se trouvait contre la boulangerie a été enlevée assez à temps pour n'être pas atteinte.

On nous assure que la perte, qui consiste principalement en un certain nombre de sacs de farine, sera couverte par l'assurance.

Jeudi, vers cinq heures du matin, on apercevait, dans la direction de la frontière de Belgique, la réverbération d'un incendie.

Une maison à usage de cabaret, située au Mont-à-Leux, était la proie des flammes.

Le vent d'ouest soufflait avec assez de violence. Les flammes gagnèrent en très peu de

temps l'unique étage de l'habitation ; une heure après, tout était réduit en cendres.

On nous affirme que rien n'était assuré et que la perte s'élève de 4 à 5,000 fr.

Jeudi dernier, deux jeunes gens, à la suite d'un bon dîner, résolurent d'aller faire leur provision de tabac à Mouscron.

Tout le monde sait aujourd'hui qu'il est prudent de ne pas s'exposer à entrer en Belgique sans passeport. Nos deux amis l'avaient oublié. — A l'arrivée du train, l'employé chargé de la vérification des papiers se permit de leur demander leurs titres et qualités.

— Je réponds de mon ami comme de moi-même, dit en prenant un air superbe, l'aîné des voyageurs.

— C'est possible, répondit l'agent, mais veuillez d'abord répondre pour vous-même en me remettant votre passeport.

Force fut bien, à tous deux, d'avouer qu'ils étaient partis dans l'intention de venir passer une heure à la frontière, et qu'ils n'avaient pas songé à se munir de papiers.

Nous passons sous silence les objections de toute nature qui furent opposées à l'éternelle question de l'impossible représentant de la loi : « Il fallait établir l'identité ou retourner immédiatement en France. »

Pour éviter cette triste alternative on fit des démarches, on perdit beaucoup de temps et, grâce à une personne honorablement connue, nos deux jeunes gens furent libres d'aller, au galop, faire leurs achats, le train repartant immédiatement. Ils quittèrent sans regrets cette terre inhospitalière, et le chapitre des malédictions n'était pas encore épuisé lorsqu'on arrivait à Tourcoing. Là, pour comble de malheur, les maudits cigares, cause première de leurs désagréments, furent confisqués, et ces messieurs savent aujourd'hui deux choses qu'on a le tort d'oublier trop souvent : c'est que pour entrer en Belgique, il est indispensable d'avoir un passeport et que, pour rentrer en France, il n'est pas nécessaire d'avoir les poches pleines de cigares.

Tirage de la loterie d'Auvergne.

Liste officielle des numéros gagnants au dernier tirage.

Gros lot de 100,000 fr., N° 436,142.

Lots de 2,000 fr. : 241,688 — 58,573.

Lots de 500 fr. : 589,333 — 228,196 — 140,135 — 309,532 — 253,790 — 95,961 — 274,134 — 68,856.

Lots de 200 fr. : 325,039 — 509,979 — 370,246 — 36,351 — 143,167 — 336,747 — 298,044 — 499,336 — 497,402 — 267,915.

Lots de 100 fr. : 535,330 — 483,246 — 37,426 — 99,711 — 42,611 — 480,897 — 185,806 — 73,277 — 19,944 — 307,015 — 370,305 — 289,759 — 483,062 — 326,421 — 82,801 — 300,617 — 353,787 — 180,754 — 264,258 — 185,262.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

13 DÉCEMBRE 1856.

LE MEXICAIN. (1)

(SUITE.) — Voir le numéro du 10 décembre.

— Je vous quittai au mois de juin dernier pour aller m'embarquer à Plymouth avec le détachement dont je devais faire partie : il était composé d'aventuriers de diverses nations, parmi lesquels je retrouvai quelques-uns de mes compatriotes, avec qui je formai une liaison plus étroite. Notre traversée fut assez heureuse, car après quarante-cinq jours de route, nous débarquâmes à l'embouchure du Rio-Bravo, où de grands canots du pays nous attendaient pour nous transporter à Oletta. Lorsque nous y arrivâmes, les hostilités étaient commencées et se soutenaient avec des succès à peu près égaux ; mais le renfort que nous amenâmes fit changer la face des choses. Don Diego, confirmant les promesses que vous m'aviez faites avant mon départ, me nomma colonel et m'assigna un traitement considérable sur ses revenus particuliers. Je pris sur le champ le commandement de deux bataillons nouvellement organisés, et dans lesquels on avait confondu sans distinction les naturels du pays et les soldats venus d'Europe. L'intention de votre père était de faire oublier

notre qualité d'étrangers et d'éviter par ce moyen les rivalités si dangereuses dans ces sortes de guerres. Je mis tout en usage pour le seconder : je traitai les troupes sous mes ordres avec la plus grande impartialité et leur fis observer la discipline la plus sévère. Grâce à l'ordre qui régnait déjà dans l'armée mexicaine, mes nouvelles dispositions ne semblèrent trop dures qu'à ceux de mes aventuriers qui n'étaient attirés sur le continent américain que par l'espoir du pillage et de la débauche ; mais ils n'eurent pas le temps de donner de la consistance à leurs murmures : nous marchâmes bientôt à l'ennemi, et notre première attaque se ressentit de la confiance que devait nous inspirer l'augmentation de nos forces.

Les Espagnols, pris à l'improviste, eurent à peine le temps de se former, ils furent enfoncés de toutes parts, et ne cherchèrent bientôt plus leur salut que dans la fuite. Heureusement pour eux, un corps de réserve qu'ils avaient posté dans les montagnes parvint à rallier les fuyards et à les préserver d'une entière destruction. Après ce premier succès, don Diego donna quelques jours de repos à son armée et voulant profiter de sa victoire, tenta une nouvelle attaque contre nos ennemis ; mais la position qu'ils avaient choisie était formidable : leur ligne s'étendait sur une chaîne de hauteurs dont le front presque perpendiculaire n'offrait d'accès que par des ouvertures étroites pratiquées par la nature entre les rochers. Derrière eux s'élevait la grande chaîne des Andes dont tous les débouchés étaient en leur pouvoir et qu'il ne nous était pas possible de tourner.

Votre père ayant saisi du premier coup-d'œil la force de cette position, ne voulut pas laisser refroidir l'ardeur de ses troupes. Après une ex-

hortation énergique, il donna le signal de l'attaque et se mit lui-même à la tête d'un bataillon. Nous nous avançâmes en bon ordre, malgré le feu le mieux nourri, qui nous enlevait à chaque instant quelques-uns de nos meilleurs soldats. Parvenus au pied du roc, nous nous engageâmes dans les divers défilés et chargeâmes, avec l'impétuosité ordinaire à vos braves compatriotes, les troupes qui défendaient le poste. Don Diego donna cette action, des preuves d'une bravoure extraordinaire : il gravit trois fois le plateau et blessa de sa main le général espagnol ; de mon côté, j'arrivai aussi avec quelques-uns de mes hommes sur le sommet du retranchement ; mais nous ne pûmes nous y maintenir. Toute la journée se passa en efforts infructueux et, après avoir perdu beaucoup de monde, nous fûmes obligés de nous borner à un blocus imparfait, puisque nous ne pouvions intercepter la communication des montagnes. Nous demeurâmes cinq semaines dans la même inaction : Les Espagnols étaient trop affaiblis pour rien tenter contre nous et ils étaient trop bien retranchés pour que nous pussions tenter quelque chose contre eux.

Un jour, nous vîmes arriver au camp deux Mexicains couverts de sang et de poussière : ils se firent conduire sur le champ auprès de don Diego, et lui apprirent qu'un corps de milices, venu du Nouveau-Mexique, avait pénétré jusqu'à Oletta, et massacré tout ce qui avait voulu faire quelque résistance. Votre père, furieux de ce revers imprévu, partit aussitôt avec toute sa cavalerie et mes deux bataillons pour aller faire tête à ces nouveaux ennemis. Après cinq jours de marches forcées, nous atteignîmes enfin l'entrée de la vallée ; mais elle n'offrait plus qu'un spectacle de désolation. Le bourg d'Oletta avait

été réduit en cendres, ainsi que la plupart des villages environnants et les ennemis étaient alors occupés à détruire les forts placés sur les hauteurs. A notre approche, ils interrompirent leur travail et se mirent sur la défensive. Quoiqu'ils eussent des forces supérieures et l'avantage de la position, les Espagnols ne purent soutenir notre premier choc. Le désir de la vengeance centuplait le courage de nos Mexicains. La vue des flammes qui s'élevaient encore de leurs habitations détruites, et qui dévoiraient peut-être les restes de leurs femmes et de leurs enfants, leur inspira le mépris de la mort, et ils couraient au combat avec une impétuosité irrésistible. Déjà presque tous les postes étaient emportés et il ne restait plus que celui connu sous le nom du *tombeau d'Oletta*, où les ennemis avaient concentré une grande partie de leurs forces. Don Diego fit mettre pied à terre à sa cavalerie, et, marchant à notre tête, gravit la montagne au milieu d'une grêle de balles et des énormes troncs d'arbres que l'on faisait rouler sur nous du haut de la redoute. Malgré tous ces obstacles, nous parvînmes jusqu'au sommet où un nouveau combat s'engagea corps à corps. Déjà l'avantage se décidait de notre côté, et les Espagnols pressés de toutes parts allaient être à leur tour précipités au fond de la vallée, lorsqu'un coup de pistolet tiré à bout portant traversa la poitrine de votre père et le fit tomber à deux pas de moi. Je n'avais pu arriver à temps pour prévenir le coup ; mais j'eus au moins la satisfaction de le venger, en abattant d'un revers de mon sabre la tête de celui qui nous avait privés d'un chef si valeureux.

En ce moment Télasco se jeta au cou de Maurice : il ne pouvait parler, mais l'expression terrible de sa physionomie prouvait qu'une ven-

(1) La reproduction de ce feuilleton est interdite.